

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

## EXCURSION À L'ILE DU "CAMPEMENT DÉCAMPÉ."

Ile Dupas, vendredi midi, 1er juillet 1887.

Ouf! — L'île aux Ours. — Mes compagnons d'infortune. — Combat acharné entre 7 hommes et 10 millions de maringouins. — Péripéties. — Détails émouvants. — Quelle façon nous avons. — Victoire définitive des maringouins. — L'île du Campement-décampé. — Repos mérité. — M. Lavigne obligé de marcher sur une clôture.

Ouf! ouf! ouf!!! je suis brisé de la tête aux pieds. Nous avons fait hier une excursion à l'île aux Ours (1) et nous avons passé la nuit dans cette île, à la belle étoile.

Je n'ai jamais vu nuit pareille. J'ai maintenant quelque idée de ce que peut être le purgatoire.

Plusieurs d'entre nous voulaient aller *camper*. Les anciens nous disaient : " Gardez vous en. C'est la saison des maringouins. " Nous nous sommes obstinés, nous sommes partis quand même. Nous méritions d'être châtiés et nous l'avons été.

On se console un peu à l'idée que plusieurs sont à la même peine. Que dis-je, après coup on n'en rit que davantage. Quoi qu'il en soit, voici tout d'abord la liste de mes compagnons d'infortune :

Rév. P. Sylvestre, Ptre, assistant-directeur au Collège Joliette ;  
R. P. Boucher, C. S. V., professeur de morale au Collège Joliette ;

(1) Cette île est à la tête du lac St-Pierre.

Rév. F.-X. Lavallée, Ptre, professeur de méthode au Collège Joliette ;

Rév. L.-A. Lavigne, Ptre, professeur de musique au Collège Joliette ;

Rév. J. Laporte, Ptre, vicaire au Coteau du Lac ;

Rév. L. Vigneault, vicaire à St-Timothée.

Nous nous partageâmes, 3 dans une chaloupe, et 4 dans une autre. Ces chaloupes, un peu de la famille des bateaux, avançaient en se faisant prier ; les rames du reste n'avaient pas toute la longueur réglementaire.

En avant donc sur le St-Laurent.

Il pouvait être 6 heures de l'après-midi.

Nous avons fait deux milles de course, lorsque l'ennemi que nous avaient annoncé les anciens fit son apparition.

1, 2, 10, 20, 30 maringouins même, c'est peu de chose après tout. Nous nous enveloppons la tête dans de larges mouchoirs et...vogue mon bateau.

Après avoir fait 3 milles (4 kilomètres) nous passons entre 2 ou 3 îles fortement boisées. A cet instant, un bruit formidable se fait subitement entendre ; on aurait dit de nombreux tuyaux d'orgue de la basse, soufflant ensemble. Les maringouins, maîtres de ces lieux, étaient les auteurs de cette musique. Il y avait là, disons 50,000 pieds cubes de maringouins, ce qui à 125 maringouins par pied donnait un total de 6 millions 250 mille maringouins ! Après quelques exclamations, il y eut un moment de silence causé par la stupeur, puis... de vigoureux coups de rames. Il fallait à tout prix sortir de ce guêpier. Nous en étions assez loin et toujours cependant nous entendions le bruit d'ailes de l'immense volier.

En moins de 20 minutes de course, nous fîmes au terme de notre voyage, mais nos misères ne faisaient que commencer.

\* \* \*

Il était près de neuf heures. Les étoiles se faisaient rares au ciel. Nous mettons le pied sur l'île aux Ours. De hautes

herbes nous barrent le chemin. Nous avançons à tâtons. Nous savons qu'il y a tout près une grange en ruine ; la voilà, nous y déposons nos paniers. Nous n'avons pas à craindre les ours qui ont déserté cette île depuis longtemps, chassés sans doute par la férocité des indigènes. Du reste, deux ou trois ours, sur ces bras, nous auraient donné moins d'embarras que ce qui nous attendait.

S'il est une terre pour chaque famille d'insectes, j'ose dire que l'île aux Ours est la terre des maringouins, tant ils y sont nombreux et despotes. A peine avons-nous déposé nos paniers que ces gracieux *animalcules* s'abattent légion sur nous. C'était le commencement de la réception. Les ténèbres du reste les favorisèrent et leur ouvrirent toutes les portes.

Chacun de s'armer d'une branche de sapin, et de frapper impitoyablement les agresseurs.

Force me fut de mettre immédiatement le haut de mes bas par-dessus mes pantalons, afin de mettre mes genoux à l'abri.

Il n'y avait pas à lambiner, il fallait au plus tôt chasser ces suceurs de sang.

— Allons, les amis, des fagots.

Chacun apporte le sien.

La lumière se fait avec accompagnement de fumée.

Pendant quelques instants, nos ennemis nous donnent un peu de repos — la fumée sans doute leur donnait des nausées. Il nous fut donc possible de nous installer et de causer un peu. Nous avions à notre disposition des planches, des couvertes et des oreillers. Chacun de se faire un petit lit près du feu et de prendre une beurrée avec un verre de bière.

\* \* \*

Il est dix heures.

Halte-là ! semblent alors nous crier nos suceurs de sang. Les 6 millions 250 mille maringouins que nous avons rencontrés plus haut, étaient-ils venus au secours de leurs frères de l'île, je l'ignore, n'ayant pas eu le loisir d'étudier la question !

toujours est-il qu'en dépit de tous les fagots nous fûmes de nouveau envahis.

Nous avions à travailler sans cesse pour ne point être piqués ; les piqûres cependant se multipliaient ! Tout ce que nous avions de linge, fut mis à contribution pour nous envelopper. Vaines précautions, nos petits buveurs de sang nous retrouvaient toujours le nez, les yeux, les oreilles, les mains.

Il n'y avait pas à redescendre le fleuve, on tombait en plein lac Saint-Pierre. Le respect humain d'autre part nous empêchait de retourner sur nos pas. Partir pour camper et ne faire que décamper !

\* \*

Quelle mine faisions-nous pendant ce temps-là ?

M. Sylvestre, chef de la troupe et M. Lavigne, notre chef de cuisine, faisaient de sublimes efforts pour donner à tous du courage. Ce fameux chef de cuisine n'a pu cependant nous faire cuire une seule patate.

M. Vigneault, chantait, sautait, courait à droite et à gauche, croyant qu'il n'y avait pas de meilleure philosophie pour la circonstance. Le chœur laissait toujours ses chants sans écho.

M. Lavallée concentrait ses pensées dans un silence profond. Le Père Boucher avait presque l'air d'avoir du plaisir.

M. Laporte disait bien haut : " Nous avons fait une bêtise pommée." Il avait cent fois raison, aussi tous répondaient-ils intérieurement AMEN.

Quant à moi, affublé comme je l'étais, j'avais quelque peu la façon de Jean Paul Choppart au service du marquis de la Galoche.

Si notre confrère et ami M. A.-O. Houle (1) eut été là, rien n'eut manqué à la partie tragico-comique de la situation.

\* \*

Croyant améliorer mon sort, je me réfugiai dans la grange.

(1) Professeur des Belles-Lettres au Collège Joliette alors en voyage aux États-Unis.

Le P. Boucher m'avait devancé et s'était hissé au grenier ; mal lui en prit ; le plancher mal ajusté ( vieille porte de grange de travers sur deux solivaux ) fit entendre un gémissement qui le fit bientôt déguerpir, au moment où M. Vigneault l'allait rejoindre.

Les maringouins du reste ne ménageaient pas plus les fuyards que les combattants.

M. Laporte, lui, avait pris le parti de laisser faire.

MM. Lavigne et Lavallée, couchés dans l'herbe l'un près de l'autre, ne faisaient nullement l'effet de gens endormis. M. Lavigne ayant reçu la maigreur en partage, le dard du maringouin le perçait chaque fois jusqu'à l'os. M. Lavallée, homme sanguin et replet s'il en est, donnait véritablement le dessert aux sangsues de la forêt. M. Lavigne lui répétait tous les 10 minutes : " Allons, le vieux, on va changer de place, je ne puis plus résister. " Et tous les deux de prendre leurs planches et d'aller se faire mordre à 15 pieds plus loin.

Quant à moi je voulus tenter un dernier effort. Je m'enveloppai de nouveau la tête aussi parfaitement que possible : temps perdu ; après mille et un détours, mille et un bourdonnements, la place était envahie. Cinq minutes avaient suffi pour détruire mon œuvre !

Mes compagnons ne réussissaient pas mieux.

Que faire ? Il n'y avait qu'à souffrir en patience, jusqu'au point du jour. On allait, on venait, on s'époussétait ; pas de repos ; toujours la guerre, sans trêve ni merci. Les minutes paraissaient des heures et les heures des mois. Sur les minuit, j'avais la figure tellement enflée que mes amis crurent à un érysipèle.

Le soleil finalement se leva pour éclairer notre misère. Les patates ayant été mises au feu, le Père Boucher et M. Lavallée prirent une chaloupe, espérant trouver un endroit plus propice. Force leur fut de revenir.

C'en était assez, la mesure était comble.

Nous ne donnons pas à nos patates le temps de cuire.

*Adieu lait, veau, vache, cochon, courée.*

Adieu, vilains maringouins.

Adieu, île aux Ours ; adieu, terre inhospitalière, tu ne porteras plus le nom d'île aux Ours, tu t'appelleras désormais l'île du *campement-décampé* !

\* \* \*

Il ne nous restait plus qu'à remonter le fleuve avec notre petit bonheur.

La Providence nous ménagea un tour agréable.

Après un appétissant déjeuner, nous nous arrêtâmes à droite et à gauche en recherche de gibier. Les oiseaux, effrayés sans doute par la mine que nous avaient donnée les maringouins, se hâtaient de prendre le large ; aussi la chasse du R. P. Boucher et de MM. Laporte et Lavigne fut-elle des plus maigrelettes.

M. Lavigne, s'étant quelque peu avancé dans le bois à la poursuite d'un oiseau de proie, se trouva soudain dans un marais. Une clôture à longs piquets traversait heureusement ce marais. Notre chasseur se réfugia sur la clôture, puis se tenant des pieds à la traverse inférieure, il s'attacha de la main gauche à la traverse supérieure, pendant qu'il tenait son fusil de la droite. Les maringouins, qui abondaient en cet endroit, voyant leur ennemi désarmé l'enveloppent. M. Lavigne dut faire trente à quarante pas sur la clôture en cet état, obligé de plus à payer la douane à chacun des longs piquets qui, fermant les travées, s'opposaient au passage du fusil.

Le R. P. Boucher, témoin de cette scène, faillit se casser deux côtes.

\* \* \*

Les anciens au retour furent très curieux de savoir comment on avait passé la nuit ; ils eurent la trop grande charité de ne s'amuser que peu à nos dépens.

Dans tous les cas, chacun

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Nous nous séparâmes enchantés de la réception que nous avait faite la famille Sylvestre.

F. A. B.

## A ROME : PAR CI PAR LA

### CHAPITRE SIXIEME

*Mardi, 18 mars.* — Une bonne fortune. J'étais littéralement enterré sous le *copiage*. Il faut faire une, deux, ou peut-être trois copies de ces mémoires. J'ai une assez nombreuse correspondance dont je dois garder l'original. J'ai, généralement, assez de patience pour jeter des idées sur le papier une première fois ; mais quand il faut reprendre et retracer les mêmes lignes, je sens mes nerfs se charger d'électricité, mes jambes n'ont plus de place, et je fatigue énormément. Or voici que la bonne Providence m'envoie un honorable secrétaire. Je m'étais informé auprès de la mère supérieure où je pourrais en trouver un en ville. M. Bellenoue est venu s'offrir. Puisqu'il veut bien se prêter à cette besogne, il m'est doublement agréable ; d'abord parcequ'il demeure dans cette maison, et que je puis le rencontrer à toute heure du jour ; deuxièmement parcequ'il est prêtre, et qu'il entre mieux par ses études et par son caractère dans le genre de travail que j'aurai à lui passer. Et ce qui n'est pas à dédaigner, il a une très belle main. Si c'était lui qui rédigeait ce Journal, pauvre ami, vos yeux auraient plus de bon temps. J'étais décidé à donner tant de la page à l'extérieur, je lui ferai les mêmes revenus. Les petits présents attachent l'amitié. Que dire des gros présents ? et ceux que vous me faites, et que vous m'avez faits, pour dire comme Philomène, sont *plus que gros*. Bonsoir !

*Mercredi 19 mars.* — Je vous écris le cœur gai. Je sors de chez le cardinal Simeoni où j'ai passé une heure juste. J'ai posé ce soir ma quatrième question carrément. Je tenais à commencer cette besogne monétaire en cette fête de St Joseph, le procureur de tout le monde. Le cardinal m'a écouté avec bienveillance, intérêt ; il a provoqué des explications. J'avais sur moi le sommaire de mes deux mémoires ; il m'a demandé de lui laisser ces pièces abrégées. J'espère qu'elles vont lui



mettre l'eau à la bouche, et qu'il va m'en demander davantage. J'aime mieux qu'on me demande les documents que de les imposer sans savoir quelle impression ils font. Il m'a dit de voir Mgr Jacobini, c'est justement ce que j'attendais. Je lui demandai de lui parler de moi avant que je me présente. M. X doit y aller ces jours-ci pour préparer mon entrée, et faciliter l'impression que je veux produire.

Enfin j'ai su bien des choses ; et considérant les nuages qu'on amasse depuis 14 ans, le ciel n'est pas trop sombre ; j'ai aperçu plusieurs lisières d'azur. La convalescence de Mgr Jacobini est lente. N'importe, me voici mis en relation avec lui officiellement et avec autorité : c'est ce que j'essaie de faire naître depuis quatre semaines. Je vais tâcher que ma cause et sa santé fassent communauté d'intérêt, et qu'elles arrivent ensemble à bonne issue. Priez pour moi. Je me suis figuré que les prières, qui ont été faites pour moi à St-Lin ce matin, avaient aplani les entrées à ma cause, aisément, facilement. A la grâce de Dieu.

J.-B. PROULX, Ptre.

---

## SOMMAIRE DU COUVENT

DU MOIS D'OCTOBRE.

Jeunes filles, ne négligez rien.	F. A. B.
Un bouquet qui dure toujours.	CISEAUX.
The ministry of pain.	<i>Ave Maria.</i>
Un chat enterré par un chien.	S. LIEVENS.
Beignes (recette)	ADÉLINA B.
Parlons bien.	A. RION.
La lampe du sanctuaire.	B*
Bibliographie.	
Gymnastique intellectuelle.	
Amusements mathématiques.	J.-A. CHAUSSÉE.

---

Avez-vous lu les HOMONYMES SIMPLES ?

# AMOUR ET LARMES

## IV

### LE JOUR DES NOCES

( Suite )

Annonciade quitte le joli petit lit blanc dans lequel, depuis sa plus tendre enfance, elle repose. Elle court jusqu'à la fenêtre où Marie-Sophie, que le trouble et la douleur tiennent éveillée, depuis longtemps, s'est accoudée. Elle l'appelle de noms caressants, elle lui prodigue mille baisers que donne le cœur, avec une ardeur que peuvent à peine traduire les lèvres, elle dit : C'est aujourd'hui ! et tous les enchantements de la vie passent dans les rayons de ses yeux bleus.

C'est en vain que Marie s'efforce de répondre aux épanchements de sa sœur, son âme est glacée. Elle contemple Annonciade en silence et la trouve digne d'être aimée. C'est le petit bouton plein d'espérances qui promet une fleur éclatante et parfumée, si le soleil qui féconde et la brise qui rafraîchit lui prodiguent tour à tour leurs trésors. Et pourquoi en douter ? L'affection est le soleil du cœur, Annonciade est aimée ; dans quelques heures, sa vie va être unie à celle d'Amédée, et, dans la succession des jours, leur devoir sera de s'aimer.

— Que notre part dans la vie est différente ! pense la pauvre Marie ; pour moi, c'est le veuvage et la mort.

— Tu ne me dis rien ? murmura Annonciade d'un petit ton boudeur et charmant.

— C'est un jour grave que celui qui nous sépare, ma sœur, dit Marie-Sophie.

— Comment l'entends-tu, Marie ? Je reste ici, je ne te quitte pas.

Marie-Sophie que la douleur absorbe n'a point entendu ou point compris ; elle se répond à elle-même :

— Notre petite chambre va porter ton deuil ; nous ne nous endormirons plus en causant, nous ne ferons plus en commun nos prières au réveil...

— Tu vas me faire pleurer, dit Annonciade soucieuse.

Marie-Sophie rappelée à elle-même entoure de ses bras la douce et chère enfant :

— Non, ma chérie, dit elle, chante et sois heureuse, mais permets-moi d'être sérieuse ; car, hélas ! moi, je perds tout.

— Crois-tu donc que je vais t'aimer moins que par le passé ? dit Annonciade émue. Nous serons, deux, au contraire, à t'entourer d'affection.

— Oui, deux !... s'écria Marie-Sophie s'éloignant les mains serrées :

Et des larmes contenues avec effort s'échappent des yeux de celle qui ne pleurait jamais. Larmes brûlantes, larmes viriles qui coulaient larges et lentes en traçant un ineffaçable sillon et qui, loin d'apaiser la douleur, devaient l'accroître.

Annonciade ne l'avait jamais vue pleurer. Elle la savait fière et courageuse. L'irrésistible force de son attachement pour Marie la fit se précipiter à ses genoux :

— Marie, ma chère Marie, si mon mariage te fait de la peine...

— Silence, dit Marie honteuse en arrêtant par un baiser le sacrifice qui venait aux lèvres d'Annonciade ; jouissons de nos derniers instants ; faisons notre prière ensemble, viens, ma sœur, et que Dieu te bénisse.

Ainsi réconfortées par leur mutuel attachement, elles quittèrent la fenêtre pour s'agenouiller aux pieds des lits jumeaux. Annonciade fit sa prière tout haut. Les paroles divines sortaient des lèvres de cet ange comme les blanches et pures perles d'un collier dont on déroule les grains. Ses petites mains jointes, ses yeux modestement baissés, témoignaient hautement du recueillement intérieur de sa pensée. A côté d'elle, la pauvre âme de sa sœur saignait et pleurait : elle répondait aux paroles sacrées que prononçait Annonciade sans bien comprendre le sens de cette prière que chaque jour elle faisait avec tant de ferveur ; aujourd'hui son âme brisée ne savait que crier : Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi !

A dix heures toute la société était réunie au salon, quand Annonciade, conduite par sa mère, y pénétra. Elle était blanche et rose. Aucune fleur n'aurait donné l'idée de son éblouissante fraîcheur, toutes les joies, toutes les ivresses de la vie passaient dans le bleu de ses yeux, de ses yeux grands, tendres, transparents, lumineux, charmants de forme, charmants d'expression, de couleur, de limpi-

dité. Ce fut un long murmure d'admiration, quand elle parut enveloppée de son long voile de tulle et couronnée d'oranger, soulévant autour d'elle comme des flots d'éblouissante lumière.

Pâle, immobile, muette, Marie-Sophie assista à son triomphe. Elle n'était pas jalouse et pourtant...pauvre femme, elle aimait. Elle s'était appuyée avec une aveugle confiance sur cette affection qui devait s'écrouler comme un de ces édifices bâtis par l'imagination sur les brouillards du matin. Une douleur aiguë, de celles qui ne s'analysent pas, qui font taire la raison et déchirent le cœur, s'empara d'elle en voyant Amédée s'approcher d'Annonciade, la complimenter, lui dire de ces mots qu'elle devinait sans les entendre, et qu'elle eût payé de sa vie. A ce moment de passager mais effroyable désespoir, où la force du sacrifice qu'elle allait accomplir lui apparut dans toute sa nudité, Marie-Sophie eut peur. Les voix détestables et dominatrices de la passion lui criaient : "Ne laisse pas achever ce mariage, c'est un crime, c'est un sacrilège !" Elle les entendit, elle les écouta, elle fit quelques pas dans le salon, ayant aussi peu conscience de l'acte qu'elle projetait que le somnambule porté dans son sommeil vers la fenêtre et l'abîme. Une sueur glacée coulait de son front ; un cri, un seul cri de son cœur mourant eût arrêté sa sœur ; Annonciade n'eût pas acheté le bonheur avec le sang de Marie...mais ce cri ne devait pas, ne pouvait pas être poussé. Madame de Ribienne ne perdait pas Marie-Sophie de vue ; elle remarqua son attitude fléchissante ; elle craignit de la voir tomber ou mourir devant ce monde d'indifférents pour lequel un scandale aurait eu la valeur d'une fortune ; elle quitta Annonciade entourée d'admirateurs, et, s'approchant de Marie qui ne voyait et n'entendait plus autour d'elle qu'un murmure confus :

—Ma fille...lui dit-elle en la regardant dans les yeux et lui serrant énergiquement la main.

Le mot en lui-même ne disait rien de plus que l'appellation ordinaire et affectueuse des mères pour l'enfant bien-aimé, mais celui-ci fut accentué avec une tendresse passionnée et une noble fierté qui pénétrèrent jusqu'au cœur de Marie. Son regard égaré fit place à une expression résignée, un soupir profond souleva sa poitrine, elle se redressa, fit un pas en arrière, sentant tout ce que lui demandaient l'honneur et le devoir, ces auxiliaires de la vertu. Prenant le bras de sa mère :

—Partons pour l'église, murmura-t-elle bien bas, comme impa-

tiente d'y aller puiser de la force et consommer son sacrifice.

Bientôt effectivement toute la société se trouva réunie dans cette jolie petite chapelle décorée en fête pour la cérémonie. Des guirlandes de feuillages attachées d'un pilier à l'autre formaient plusieurs arcs de triomphe sur la tête des assistants ; d'autres guirlandes disposées en gracieux festons circulaient le long des murs dont ils cachaient la nudité. Sur l'autel, les bluets, les coquelicots, les grosses paquerettes blanches, mêlés de folles avoines et de quelques épis de blé formaient des bouquets champêtres qu'envieraient bien des salons. Deux fauteuils en velours bleu, apportés du château pour les mariés, déparaient bien un peu l'harmonie rustique de cette église de campagne ; mais dans une cérémonie, où l'élite d'une petite ville doit assister, une dérogation aux usages établis serait une déchéance dans l'opinion. Les officiers de l'église étaient présents dans leurs beaux costumes ; les paysannes emplisaient les bancs, accourées comme au dimanche ; car on aimait la famille de Ribienne dans ce village, où les petites filles étaient nées ; les enfants roulaient partout, sachant que, selon un vieil usage, toujours en vigueur, des dragées, jointes à des pièces de monnaie, seraient jetées à la sortie du cortège quand les cloches à toute volée répandraient dans les airs leurs plus joyeux carillons.

Marie-Sophie se mit à l'écart sur un modeste prie-Dieu et elle pria avec confiance, elle demanda au Ciel de l'aide contre son cœur. Le souvenir de la mort de son père s'empara de son âme ; elle était déjà grande quand ce deuil frappa la famille. Le père avait dit sur son lit d'agonie : Je ne veux pas qu'on pleure ! parce qu'il était chrétien et prêt. Marie-Sophie avait retenu ce mot : je ne veux pas qu'on pleure ! c'est-à-dire, qu'on fasse acte de faiblesse ou de révolte devant la volonté de Dieu. Je ne veux pas qu'on pleure, quand moi, époux et père, je vais quitter la famille et ses légitimes joies. Je ne veux pas qu'on pleure, parce que le chrétien est en ce monde pour la souffrance et la mort, non pas pour le bonheur.

Que dirait donc ce chrétien de la vieille roche, s'il voyait sa fille aînée pleurer une passion impossible et bientôt coupable ? Ne la renierait-il pas avec tout son sang, avec toute sa foi ? Marie-Sophie avait admiré son père mourant. Cette force surhumaine subjuguait l'âme de cette petite fille de huit ans, et y laissa de fortes impressions. Son caractère même en reçut une empreinte virile. Ainsi on raconte qu'étant un jour tombée de la terrasse sur la pelouse,

elle se cassa le bras. L'officier de santé du village appelé immédiatement, par ignorance ou par émotion, opéra maladroitement ; le médecin d'Argentan, docteur de par la faculté de Montpellier, fut obligé de casser de nouveau le bras en deux endroits pour rétablir le membre intact et empêcher une difformité ; Marie-Sophie ne fit pas entendre une plainte. On l'engageait à crier sous forme de soulagement : "Je ne veux jamais ni crier, ni pleurer," répondit l'étonnante petite fille avec un stoïcisme remarquable à onze ans. Sa mère seule comprit que ce souvenir était une allusion aux dernières paroles de son père. Marie s'était donc promis d'être, elle aussi, grande et fière dans le malheur, et le malheur sous cette forme inattendue qui frappait au cœur la trouvait petite et faible.

Elle restait ployée en deux sur son accoudoir, absorbée dans les souvenirs que Dieu lui envoyait et qui, plus et mieux que toute consolation humaine, servirent à la remettre dans sa voie. Elle releva enfin la tête, et put prier avec un cœur plein de générosité pour le bonheur terrestre et divin des deux époux qui, à ce moment solennel, échangeaient leurs anneaux et leurs serments.

Dans la sacristie, elle signa avec fermeté ; et quand Amédée l'ap procha et lui dit officiellement : "ma sœur !" son cœur resta presque calme et ses yeux ne se mouillèrent pas.

Tout était terminé. On remonta en voiture, on reprit le chemin du château. La route était sillonnée d'équipages ; dans cette petite ville d'Argentan se sont retirées un grand nombre de familles nobles qui, à côté des mesquineries de la vie de province, ont conservé quelque chose de leur grandeur native, au moins des carrosses et des chevaux. Tout ce monde, appartenant au monde de madame de Ribienne, avait été invité à la bénédiction nuptiale, et venait jusqu'à Rémillac pour saluer la nouvelle mariée. Elle devait partir dès le lendemain avec son mari, auquel on accordait un congé d'un mois, pour la Suisse, cette terre classique des rêveurs et des amants.

Mille compliments furent prodigués à la reine du jour. On l'appela avec affectation madame, et Amédée lui dit : Annonciade !

Quelques semaines avant il avait bien dit aussi : Marie ! mais avec quelle différence...elle le comprenait aujourd'hui.

Un vieux duc, le très-vieux et très-aimable duc de la Hourde, qui l'observait, crut remarquer sa jalousie, et s'approcha :

— Vous avez laissé prendre votre tour, belle reine ; il faut que

les jeunes gens d'aujourd'hui soient grandement dégénérés, car je sais bien, moi, la regardant galamment, que j'aurais mieux choisi.

Un éclair de douleur passa dans l'œil de Marie.

— Je ne veux pas me marier, répondit-elle fièrement.

— Propos de fillette, reprit le duc de la Hourde dont le grand âge autorisait la liberté ; quand un jeune homme selon votre cœur se présentera...

Il s'arrêta en la voyant pâlir, pâlir affreusement.

Selon son cœur.....Il ne s'en présenterait jamais .....Il y en avait un.....un seul.....et il était perdu, plus que mort.

Chose étrange ! le vieillard comprit. Il sentit qu'il venait de mettre la main sur une plaie vive, fraîche, saignante, et, avec un peu d'attention, suivant un regard perdu, un plissement des lèvres, une crispation des mains jointes, il devina quel était le genre de la plaie. Changeant alors de ton et de rôle, il dit avec une grande douceur et des inflexions paternelles dans la voix :

— Mon enfant, le bonheur de la femme est dans le dévouement : vous avez choisi la meilleure part ; votre mère est veuve, votre frère malade, soyez l'ange de tous deux ; la tâche n'est pas rude quand on se dit que chaque parole de notre cœur, chaque tendre regard est comme une fleur semée sur les pas de ceux qu'on aime.

Elle l'écoutait avec résignation, avec calme. Il avait détourné sa pensée des douleurs égoïstes qui engendrent le mal et il lui montrait dans la famille l'action souveraine de la charité, seule capable de guérir le cœur en lui donnant un aliment presque divin.

Il lui prit la main et parla longtemps avec cette éloquence des vieillards qui tombe sur le cœur comme une caresse. Il disait :

— Moi-même j'aime à vous voir quand je viens ici, chère enfant ; j'aime à prendre votre bras pour la promenade, à vous trouver le soir pour faire le cent de piquet ; un mari m'aurait enlevé tous ces petits privilèges. Je prends de l'âge, Marie, vous serez une joie pour ma vieillesse, vous me consolerez de la fille que j'ai perdue...

Il se détourna pour s'essuyer les yeux.

Elle se taisait ; mais je crois bien qu'elle lui parlait avec son cœur.

Il reprit :

— Il y a dans le monde de bonnes créatures comme vous, que Dieu n'appelle pas aux joies troublées du mariage, et qui restent toute leur vie les bons anges du foyer paternel : elles sont les filles

de ceux qui n'en ont pas, et les mères des petits orphelins au berceau ; les malades les connaissent, les pauvres les bénissent... Ma chère Marie, au ciel on sait leur nom.

— Oh ! merci, dit-elle avec une voix suave et mélodieuse comme un chant, car, en vérité, il l'avait consolée.

Un déjeuner servi aux intimes suivit le brouhaha de la première réception ; puis chacun devint libre de son temps jusqu'au dîner, qui devait être nombreux en convives, et suivi d'une fête champêtre donnée aux gens du hameau.

Annonciade profita de ces quelques heures de répit pour faire ses préparatifs de voyage, et Marie-Sophie descendit à la serre chercher la solitude et le repos. Monsieur l'abbé X\*\*\*, qui épiait l'occasion de l'entretenir, ayant observé la direction qu'elle prenait, ne tarda pas à la rejoindre. Il la trouva abîmée dans ses réflexions.

Effectivement ce lieu choisi imprudemment par son cœur malade lui retraçait d'une manière si sensible la perte de ses espérances et la fatale découverte du secret qui les détruisait sans retour, qu'elle n'y venait jamais sans nouveaux combats. Il faut dire, pour sa justification, que le besoin d'isolement était la principale cause de la présence de Marie-Sophie en ce lieu ; les promeneurs y pénétrant rarement.

L'abbé X\*\*\* ne savait comment attirer son attention. Elle tenait la tête baissée, et paraissait complètement étrangère aux bruits de la vie extérieure. Le prêtre connaissait le danger de ce tête-à-tête avec la passion, il s'avança donc résolument, et dit : " Marie ! " avec une douceur affectueuse qui devait aller au cœur de la pauvre affligée.

Elle le regarda avec des yeux navrés, elle pensait bien, elle devinait bien à l'inflexion de sa voix qu'il savait tout.

Il prit un siège auprès d'elle, comme pour la préparer à un long entretien, lui faire bien comprendre qu'il ne venait point pour échanger des banalités ou lui adresser de misérables reproches, mais voir à fond sa chère âme comme Dieu la verrait un jour sans voile et sans réticence. Le temps était si beau que toutes les vitrines ouvertes laissaient entrer, tamisés par le feuillage, les plus tièdes rayons du soleil ; les ombrages du jardin se mêlant au dôme de verdure que projetait au-dessus de leur tête la riche, je pourrais dire la luxuriante végétation des plantes des tropiques que renfermait la serre, semblaient les isoler de la terre entière.



Et cependant ils ne furent pas longtemps seuls ; un quart d'heure à peine s'écoula qu'Annonciade ayant promptement fini de jeter quelques robes, chapeaux et cachemires dans une caisse, vint de son petit pas léger, semblable à un gracieux oiseau qui voltige sur des fleurs, pour rejoindre sa sœur, la croyant seule.

En entendant une voix étrange, elle s'arrêta confuse, et la Providence lui donna sa part de l'épreuve cruelle dont elle avait déjà frappé Marie-Sophie.

Le prêtre disait :

— Vous êtes malheureuse, Marie, vous avez ouvert votre cœur à une affection de la terre, et la blessure que vous avez reçue saigne dans ce moment bien cruellement.

— Elle saignera toujours, répondit Marie-Sophie avec amertume.

— Chère enfant, où est votre confiance en Dieu ? dit le prêtre avec attendrissement.

— Il a été sans pitié pour moi, répondit Marie-Sophie le cœur et les yeux secs.

— Non, ma fille, Dieu n'est pas sans pitié ; ses actes sont toujours dirigés dans un but de miséricorde, lors même qu'avec nos vues bornées nous sommes incapables de percevoir les causes qui le font agir.

Marie-Sophie était encore trop près de la révolte pour écouter efficacement le langage de la raison ; elle disait des mots amers qui ne répondaient à rien et se liaient seulement dans sa pensée à sa terrible préoccupation. Ils éclairaient le prêtre en l'effrayant. Il se demandait avec douleur s'il n'était pas venu trop tard.

— J'ai servi Dieu avec ferveur, avec amour, murmurait Marie.....A quoi bon?..... Il n'y a que le vice qui prospère en ce monde.

Le prêtre l'interrompit sévèrement :

— Prenez garde, ma fille, un mot de plus serait un blasphème.

Et la voyant pâle et brisée par la lutte, il reprit d'un ton paternel :

— Revenez à des sentiments plus doux, pauvre enfant ; n'écoutez pas la passion irritée ; ouvrez-moi simplement votre cœur, cela vous fera du bien, et peut-être pourrai-je vous en faire à mon tour ?

— Vous ouvrir mon cœur !... s'écria Marie-Sophie exaltée. Vous n'y verrez qu'un nom, vous n'y entendrez qu'un cri : Amédée ! Celui qui est devenu mon frère et dont Annonciade m'a volé l'affection !

(A suivre.)